

La vie au cœur du réacteur

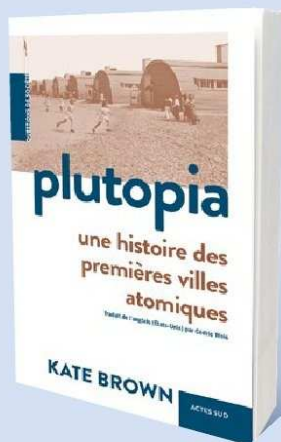


Zone Interdite

Comme une vingtaine d'autres, le village de Muslyumovoe est abandonné depuis 1957, date de la troisième pire catastrophe nucléaire de l'Histoire.

Dans le secret de la guerre froide, deux cités, l'une en URSS, l'autre aux États-Unis, naissent de la course à l'atome. Ces cités closes et empoisonnées, mais dotées de tout le confort moderne, sont frappées toutes deux par des tragédies longtemps tues...

En 1957, une explosion a eu lieu. Près de trente ans avant Tchernobyl, on y voit des fumées radioactives et des soldats nettoyeurs. Mais le monde, alors, n'en a rien su. Cela se passait près d'Ozersk, dans l'Oural, sur le site ultrasecret de Mayak. Cette usine de production de plutonium, destinée à fabriquer des bombes, avait son équivalent aux États-Unis, à Richland, dans l'État de Washington : une même utopie atomique au cœur de la guerre froide. La seule différence est que les Soviétiques ont utilisé les prisonniers du goulag.



Spécialiste d'histoire environnementale, professeur de science, technologie et société au Massachusetts Institute of Technology, à Boston,

Kate Brown a patiemment reconstitué ce rêve tragique. Il lui a fallu cinq ans d'investigation dans les archives déclassifiées et sur le terrain, à la recherche des témoins du double drame silencieux d'Ozersk et de Richland, bien avant Tchernobyl (1986) et Fukushima (2011), dans ces «deux territoires les plus irradiés au monde».

Des villes idéales ?

Mais à côté de la tragédie, malgré la catastrophe dans l'Oural et les fuites à Richland, il y eut l'espoir d'une vie meilleure dans ces cités closes où tout se

trouvait à disposition pour le confort des scientifiques, des ouvriers et des familles, sans danger apparent – si l'on excepte les maladies chroniques et les cancers. «Les décisions dangereuses et antidémocratiques qu'a réclamées la production de plutonium ont été jugées politiquement acceptables par les Américains et les Soviétiques dans la mesure où les premières usines atomiques sont nées à l'écart du monde, dans des territoires fermés, qui rendaient invisibles non seulement le gigantisme des installations, mais aussi les problèmes environnementaux et sanitaires qu'elles engendraient.» Kate Brown n'a pas écrit une énième histoire de l'arme atomique mais, à travers ces villes miroirs, celle des «forçats du nucléaire» et des populations alentour, une «plutopia» qui en dit long sur cet aveuglement pour préserver le rêve américain et l'espoir soviétique. 

LAURENT LEMIRE

Plutopia : une histoire des premières villes atomiques, de Kate Brown (Actes Sud, 460 p., 24 €).

Ike, la force tranquille



Dans l'imaginaire collectif, Dwight Eisenhower (1890-1969) reste l'artisan de la libération de l'Europe et le visage de l'Amérique victorieuse. Avec cette passionnante biographie, l'auteure comble une lacune de l'historiographie française en s'intéressant à l'ensemble de son parcours, de West Point à la Maison-Blanche. Grâce à un croisement de sources et à son talent

narratif, Hélène Harter restitue l'irrésistible ascension d'un héros militaire que le destin a placé à la tête de la plus vaste coalition encore jamais vue, avant de le propulser à deux reprises à la présidence d'un pays déterminé à assumer son rang de superpuissance pendant la guerre froide. Une figure majeure du XX^e siècle. À lire ! FARID AMEUR

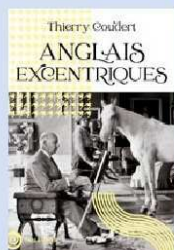
Eisenhower, le chef de guerre devenu président, d'Hélène Harter (Tallandier, 510 p., 25,90 €).

L'originalité pour identité

Généralement, le terme « excentrique » a une acception plutôt péjorative. En Angleterre, non. L'auteur le démontre dès sa passionnante introduction, avant d'entrer dans le vif du sujet, avec quatre parties : portraits de groupes, de familles, de couples, de grands excentriques. D'une origine sociale élevée, ces femmes et ces hommes vivent hors du temps et entendent plier la réalité à leurs modes de vie. Certes, nombre des personnalités portraiturées sont inconnues du

public français, mais on se régale à voir vivre cette brochette d'individus dans l'Angleterre, la France ou l'Italie de leur époque, de comprendre aussi leurs idées sur l'art, la politique, la sexualité, jusque dans les années 1950, qui sonnent le glas d'un âge d'or. DENIS LEFEBVRE

Anglais excentriques, de Thierry Coudert (Tallandier, 336 p., 22,50 €).



Dans les tanières de l'Allemagne vaincue

De 1945 à 1955, l'ancien Reich dévasté doit se réinventer, entre désir d'oubli, lourde culpabilité et nécessité de relever le pays.

Dans une rue de Hambourg dévastée par les bombardements, le jeune couple enveloppé dans une toile de tente camouflée tourne le dos au photographe et avance tête baissée vers un avenir incertain. La couverture illustre à merveille cette fameuse « heure zéro » qui a conditionné notre représentation de l'Allemagne de l'immédiat après-guerre. Un pays ravagé, désorganisé, muré dans le refoulement, où les stratégies de survie dictent le quotidien. Et pourtant, cette société de l'effondrement, à laquelle la réforme monétaire de 1948 puis la fondation des deux États allemands en 1949 mettront un terme,

n'a pas été aussi sinistre qu'on le pense. Elle a ouvert le champ des possibles à toute une catégorie de la population, notamment féminine, et engendré un formidable appétit de vivre. Pour le prouver, Harald Jähner a plongé dans un important corpus et balayé un champ de recherches kaléidoscopique. Il a écumé les marchés noirs, remué les gravats,

scruté les déplacements de populations et les recompositions urbaines comme rurales, étudié les divertissements d'une jeunesse avide d'aventures et de liberté, et analysé le design des années 1950 comme un moyen de guérir du passé. Avec sa riche iconographie et ses



nombreuses anecdotes qui font la part belle à l'atmosphère du quotidien, l'enquête a la fluidité d'un roman. Au fil des pages, le puzzle se recompose, d'une société fragmentée émergent les fondements d'un nouveau monde qui, sans rompre complètement avec l'ancien, ni avouer sa faute, pose les bases d'une démocratie et d'une économie solides sur lesquelles personne n'aurait misé en 1945. Alors que les divisions de l'Allemagne contemporaine et l'affaiblissement de ses fondamentaux économiques fragilisent actuellement l'équilibre né de cette époque, ce panorama des années incertaines invite à se replacer dans le temps long et à mesurer le miracle que l'hymne de la RDA avait qualifié de « résurrection des ruines ». Un essai stimulant sur une période fascinante et méconnue, dont les auteurs de polars historiques Cay Rademacher (avec sa trilogie hambourgeoise) et Harald Gilbers (*Les Exfiltrés de Berlin*, *De sang et d'acier*) proposent d'intéressantes déclinaisons romanesques. 

ISABELLE MITY

Le Temps des loups. L'Allemagne et les Allemands (1945-1955), de Harald Jähner (Actes Sud, 360 p., 24,80 €).

Double « je » et collaboration



Ancien membre du groupe graphique Bazooka et collaborateur de la revue *Métal hurlant*, Romain Slocombe est un homme aux talents multiples. Bandes dessinées, illustrations, films, photographies, nouvelles, livres pour la jeunesse, rien ne semble l'arrêter. Le point

de rencontre de toutes ces activités reste ses deux passions : le Japon et la collaboration. Elles sont au centre de son œuvre romanesque, qui ne compte pas moins d'une trentaine de titres. Certains se souviennent sans doute de sa tétralogie de la *Crucifixion jaune* et de sa trilogie des collabos. Dans son dernier livre, *Une sale Française*, il revient sur ce « monde en noir et gris que fut la France des années sombres de l'Occupation ». Plutôt que de camper une foule de personnages, il décrit deux femmes que tout semble opposer, excepté une fâcheuse homonymie : Aline Beaucaire et Aline Bockert. La première, fille de concierges, femme de chambre de son état, oublie son mari prisonnier dans les bras d'un pilote français pronazi. La seconde étale au grand jour sa vie d'agent de la Gestapo. Quel lien les unit ? Et que faire lorsqu'en décembre 1948, lors d'un procès retentissant, une dénommée Aline est accusée d'avoir dénoncé un maquis, fait exécuter des enfants juifs et participé à des actes de torture ? Et si Aline Beaucaire et Aline Bockert ne formaient qu'une seule et même personne ? Qui ment ? Qui dit vrai ? Où est l'ombre et où est la lumière ? Et si le mensonge romanesque était la meilleure façon d'atteindre la vérité historique ? Envoûtant. GÉRARD DE CORTANZE

Une sale Française, de Romain Slocombe (Seuil, 272 p., 20 €).

L'heure des traumatismes

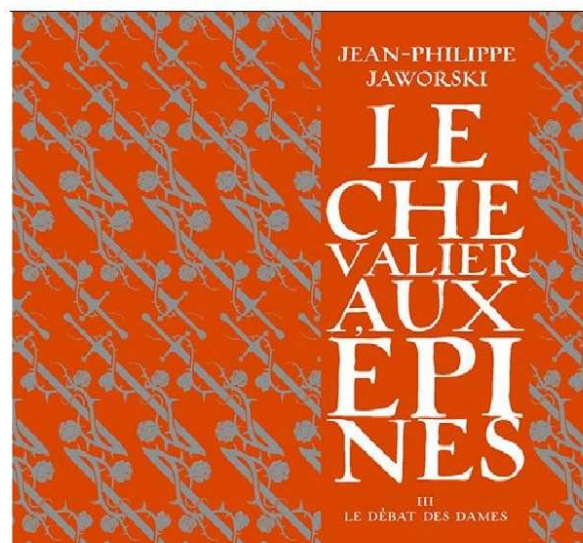


En 1939, la France interne ses ressortissants allemands, soudain devenus suspects en ces temps de guerre. Au camp des Milles, Hans, musicien virtuose, confie sa montre à sa belle-sœur avant sa fuite. Des décennies plus tard, Esther fait le lien entre sa montre et celle de Hans. C'est le début d'une enquête,

à la fois douloureuse et libératrice, sur le destin de sa famille. Une émouvante variation romanesque sur le poids des secrets et du refoulement. I. M.

Bien-Aimée, d'Aurélie Tramier (La Belle Étoile, 430 p., 20,90 €).

LE REGARD DE THIERRY SARMANT



Un excellent Moyen Âge de fantasy !

Une saga de fantasy a-t-elle sa place dans les pages critiques d'une revue d'histoire ? En l'espèce, sans aucun doute, car la trilogie de Jean-Philippe Jaworski prend racine dans une très vaste culture historique et littéraire. Située dans un univers féodal, cette fiction nous en apprend davantage sur les mentalités médiévales que bien des romans dits « historiques ». Les personnages qui peuplent cette chanson de geste ne sont pas les simples décalques de nos contemporains : ils sont véritablement autres, et nous transportent dans une atmosphère intellectuelle et morale infiniment dépayssante, qui est celle des sociétés

anciennes. Ajoutons à cela que Jaworski possède un double talent de conteur et de peintre, et que les trois volumes de son ample récit se dévorent avec gourmandise, comme son précédent roman *Gagner la guerre* (2009), dont on retrouve ici les héros. Il arrive donc en littérature ce qui s'est produit dans le domaine de la peinture : les grands artistes figuratifs sont désormais dans la bande dessinée ; les grands romanciers classiques dans la fantasy. À l'écart de l'art officiel, c'est le triomphe silencieux des « mauvais genres ».

Le Chevalier aux épines, de Jean-Philippe Jaworski (trilogie, Les Moutons électriques, 2023-2024, 28 € chacun).

Écoutez «Les Grandes Histoires de l'éco», le nouveau podcast des Echos

Voyagez
dans l'histoire
pour mieux
comprendre
l'économie
d'aujourd'hui.



Découvrez les épisodes sur :

lesechos.fr/podcasts

Et sur toutes les plateformes de podcast



Les Echos

Prenez un temps d'avance

Missak Manouchian enfin à l'affiche

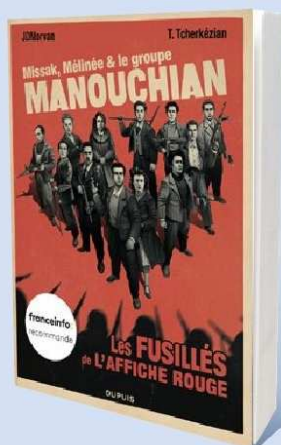
La panthéonisation de Missak Manouchian et de son épouse, Mélinée, a remis sur le devant de la scène médiatique l'affiche placardée sur tous les murs de France en février 1944. La propagande nazie montrait les photos de dix résistants communistes, tous étrangers et majoritairement juifs, avec cette légende: «La libération par l'armée du crime.» Dans un épais roman graphique, Jean-David Morvan retrace leur biographie. Manouchian (né en 1906) incarne à lui seul les tragédies du siècle, puisqu'il n'a survécu au génocide des Arméniens par les Turcs que pour tomber sous les

balles nazies. Une première partie évoque ainsi son enfance dévastée et la fuite qui va finalement le conduire en France, à Marseille, puis à Paris.

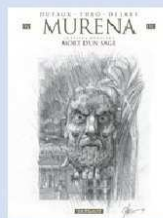
Neuf mois de lutte qui entrent dans la légende

C'est là qu'il rencontre sa femme, Mélinée, elle aussi rescapée des massacres, et qu'il devient un membre du parti communiste, dans la section MOI (Main-d'œuvre immigrée). L'album

passé rapidement sur les débuts de la guerre – où les communistes français, alignés sur la politique de Staline, ont globalement respecté le pacte germano-soviétique. On aurait bien aimé savoir comment Manouchian et ses compagnons se positionnèrent alors, mais on ne les retrouve qu'en décembre 1942, au moment où s'organise la lutte armée (l'année précédente, Hitler a attaqué l'URSS). L'essentiel de l'album concerne l'année 1943, qui va de l'engagement de Manouchian dans les FTP (février) à sa capture (novembre). Les résistants utilisent deux méthodes, l'une tactique (déraillements de trains), et l'autre de simple terreur (attentats au pistolet), bien que la BD n'explique pas vraiment comment se décidait la ligne d'action. L'album met surtout en avant le courage de ces partisans, luttant avec des moyens dérisoires et aussi leur amateurisme face à la Gestapo et à la police française. Un excellent dossier historique vient compléter cette histoire tragique. **LAURENT VISSIÈRE**
Missak, Mélinée et le groupe Manouchian, de Jean-David Morvan et Thomas Tcherkézian (Dupuis, 160 p., 25 €).



La mort d'un sage



Lucius Murena a retrouvé l'amitié de Néron, mais son bonheur ne saurait durer. Il se retrouve en effet mêlé à la conjuration des Pison, qui vise l'empereur et finit en bain de sang. Car Néron en profite pour éliminer une partie de l'aristocratie sénatoriale et du monde intellectuel. Parmi les victimes, le romancier Pétrone et le

philosophe Sénèque. Si le scénario prend quelques libertés avec l'Histoire, il s'avère, comme pour les albums précédents, aussi passionnant que documenté et admirablement servi par le dessin de Theo. L. V.

Murena (t. XII : « Mort d'un sage »), de Jean Dufaux et Theo (Dargaud, 62 p., 13,95 €).

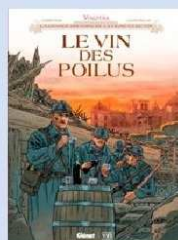
1972, la cause des femmes



11 octobre 1972, tribunal pour enfants de Bobigny. Marie-Claire, 17 ans, accusée d'avoir avorté suite à un viol, est relaxée. Le moment est historique dans la lutte pour le droit des femmes à disposer de leur corps, quelques années seulement avant la promulgation de la loi Veil. Son avocate, Gisèle Halimi, a mobilisé des

soutiens de poids, personnalités intellectuelles, politiques, scientifiques, pour démontrer la dangerosité d'une législation qui encourage les interventions clandestines et punit les plus précaires. Ce roman graphique, dans un style délicat et subtil, restitue le procès et raconte, alternant les atmosphères lumineuses et les percées glaçantes, les destins entremêlés de celles qui incarnent, cinquante ans plus tard, la cause de toutes les femmes. **MATHILDE SAMBRE**
Bobigny 1972, de Marie Bardiaux-Vaïente et Carole Maurel (Glénat, 192 p., 25 €).

L'arme secrète de 1914-1918



Dans les tranchées, le pinard est une denrée vitale, « stratégique ». Il ne faut pas moins d'un demi-litre par soldat et par jour si l'on veut que le poilu tienne et reconquière les vignobles de Champagne. C'est donc, avec les munitions, un fleuve de vin qui coule vers le front ! Cette boisson – le plus souvent de la piquette – vient de tous les terroirs et incarne aussi

bien l'effort patriotique que l'union nationale. Si exécrable fût-il, ce vin méritait d'être mis à l'honneur par un album (le quinzième) de la série « Vinifera ». L. V.

Le Vin des poilus (série « Vinifera »), d'Éric Corbeyran et Lucien Rollin (Glénat, 56 p., 14,95 €).

***La passion des idées
la mesure des arguments***



www.marianne.net

Marianne

LA VÉRITÉ N'A PAS DE MAÎTRE

3,5 €

CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX PRÉFÉRÉ